

« La bataille du Pic »

Situation générale	2
Forces en présence	2
Côté allemand	2
Côté maquisards	3
Yvonne Goin et Jean Barthélémy	3
L'embuscade	4
Témoignages	4
L'avancée et la retraite des Allemands	4
Les Giraudons	6
Commentaires	6
« Combattants de la Liberté »	6
La « mère Mazaire » & Léonie Desmoulières	7
Le repli de la colonne allemande	7
Réprimande de Joseph Desmoulières	8
Manque de discipline	9
Des questions se posent :	9
Conclusion	10

Le 21 août 1944, un engagement entre une colonne hippomobile allemande et des maquisards a lieu vers 11 heures sur la RN 140 au niveau de la côte du Pic Montaigu, commune de Saint-Palais, Cher. A ce propos, Michel Pigenet et Marcel Cherrier écrivent dans leur livre paru en 1975 : « Combattants de la Liberté », le texte suivant :

« Le même jour, à 10 heures du matin, un agent de liaison porte au lieutenant FTP « Roger » le message suivant : « Capitaine Baptiste au lieutenant Roger. Te signale convoi hippo très important. 9h 45 Saint-Georges, haut du Pic 11 heures. Attaque, bonne chance, Baptiste »

« Sur le champ une équipe de 21 hommes est formée et gagne en camion le Pic Montaigu, sur la route Bourges-Gien. Une surprise désagréable attend les maquisards à leur arrivée : les Allemands sont en avance. Rapidement les 4 F-M (fusil-mitrailleur) ouvrent le feu. Pendant près d'une heure et demie la vingtaine de FTP tient tête à plus de 700 soldats. Mais de nouveaux renforts nazis font craindre l'encerclement, les patriotes battent en retraite et rejoignent leurs camions en bon ordre. Les pertes allemandes sont lourdes : 53 morts, 70 blessés, 21 chevaux abattus ».

Une lecture attentive du livre amènera à la constatation qu'il s'agirait là d'un des épisodes les plus sanglants survenus dans le Cher, en 1944.

Cependant, un lecteur de ce paragraphe, témoin oculaire, mais surtout auditif en 1944 de cet accrochage, ne manquera pas d'être surpris par une succession d'incohérences, d'inexactitudes, d'affirmations excessives et invraisemblables contenues dans ce texte. Qu'en est-il exactement ?

Situation générale

Les Alliés, après avoir piétiné en Normandie depuis le 6 juin, ont par la percée d'Avranches, contourné les unités allemandes, encerclant la majeure partie de celles-ci le 19 août dans la poche de Falaise. La reddition des derniers défenseurs de ce réduit a lieu le 21 août 1944, le même jour que la « Bataille du Pic ». L'armée du Reich aura perdu en Normandie depuis le débarquement, l'équivalent de ses pertes à Stalingrad : 230.000 hommes et un matériel considérable.

Les troupes américaines ont, pendant ce temps, libéré la Bretagne et se dirigent vers l'Est au nord de la Loire. Elles atteignent et franchissent la Seine le 19 août. Vingt-deux jours plus tard et malgré un retard dû au manque de carburant, elles seront parvenues à Trèves. Les Anglais occupent Anvers le 3 septembre. Le 26 août les Américains contrôlent le pont de Briare.

Dans le sud de la France le débarquement de Provence, le 15 août, permet aux armées alliées de remonter rapidement la vallée du Rhône et, à terme, de faire leur jonction le 12 septembre en Bourgogne avec les Américains.

Toutes les forces allemandes occupant le sud-ouest de la France jusqu'à la Loire vont à terme être prises dans un étau, dont il faut s'échapper, pour ne pas se retrouver dans un camp de prisonniers.

Forces en présence

Côté allemand

Dans cette espérance, une colonne hippomobile allemande venant de Bourges par la RN 140, forte d'environ 1500 hommes, s'étirant sur plus de 2 kilomètres, cherche à rejoindre les troupes allemandes retraitant au nord de la Loire. Une troupe hétéroclite composée de jeunes soldats et de moins jeunes, ceux-ci rompus depuis 5 ans aux techniques de la guerre, guérilla incluse.

Une colonne qui n'avance guère plus vite qu'une troupe à pied, mais sans trainards matérialisant une discipline toujours bien présente, même si le moral est en baisse très nette. Les moyens de locomotion se composent de charrettes aux formes les plus diverses, de tombereaux, tirés par des chevaux qui impriment la cadence de déplacement. Beaucoup de cyclistes également.

C'est le spectacle que je découvre depuis le fourretout. Bien entendu nous ne sommes pas restés dans la maison. Profitant des nombreuses haies séparant les parcelles de terre, nous avons, mes parents et moi, rejoint les hauteurs surplombant l'ancienne carrière du Fourtou. C'est donc derrière une haie, invité à rester immobile, que j'ai découvert le spectacle.

A cette époque la « Côte des Plantes » est bordée de haies constituées de perches assez hautes et nombreuses. Au milieu de la côte seule une entrée de champ permet de découvrir la troupe en mouvement. En haut de la côte, au carrefour de la RN 940 et de la route des Bardys, en raison de l'absence de haie sur 50 m, le spectacle est complet, le flot de voitures n'en finit pas de s'écouler.

Deux éclaireurs de pointe, précédant d'environ 100 m la tête de la colonne, marchent de chaque côté de la route. Pour cette colonne, un passage délicat se profile devant elle : la forêt de Saint-Palais. L'attention redouble et ce pour l'ensemble de la troupe, dont les premiers éléments vont entrer dans une partie boisée, lors de l'ascension de la côte du Pic, à pied.

Pour confirmer cette crainte, les auteurs mentionnent un peu plus loin :

« Ce sont des milliers d'Allemands qui parcourent les routes craignant qu'à chaque tournant, que derrière chaque boqueteau, surgissent des "terroristes" ».

Nul doute que l'officier qui commande cette troupe hétéroclite, n'ignore pas qu'une embuscade sérieuse à l'orée de la forêt, ne peut concerner que la tête de la colonne et qu'il a placé ses meilleurs éléments, prêts à intervenir, aux postes-clés, même s'il ne s'agit pas de soldats d'élite.

Côté maquisards

Selon les auteurs, 21 hommes prévenus de ce mouvement, tendent une embuscade en installant quatre F-M, dont l'un côté gauche, environ à mi-pente lors de l'ascension du Pic, là où se trouvent une allée menant vers le hameau des Affouards et un ancien lavoir situé en limite du fossé bordant la route. Un témoin cité plus loin me dira que ce F-M se trouvait derrière un tas de sable destiné au sablage de la route en temps de gel, déposé sur l'accotement. Un bel emplacement, protégeant le tireur et le serveur du fusil-mitrailleur et permettant un repli aisé et sécurisé en raison de la densité d'arbres de la forêt domaniale.

Logiquement, le reste du groupe doit veiller à la protection des quatre équipes F-M, garder les véhicules utilisés pour le déplacement, mais aussi contrôler le carrefour du sommet du Pic, où par 3 directions (Achères, Mehun et La Chapelle-d'Angillon), peuvent arriver inopinément des véhicules automobiles allemands et prendre à revers le dispositif établi.

Pour le tireur du F-M, il suffit d'attendre le bon moment pour déclencher le tir, après avoir laissé approcher au maximum les deux éclaireurs de pointe qui marchent 100 m devant la tête de la colonne, sans être repéré et afin que le gros de la colonne soit au plus près.

Yvonne Goin et Jean Barthélémy

Un témoin privilégié, Jean Barthélémy, âgé de 14 ans, revient à bicyclette de Saint-Palais, où il est allé chercher du pain. Il rejoint la ferme exploitée par ses parents à Combres. Il est accompagné d'Yvonne Goin, revenant aussi de la boulangerie et qui habite chez ses parents, aux Bardys.

Tous les deux rencontrent la colonne au niveau de « la croix à Péras », à la jonction de la RN 140 et de la route de Grangeneuve. Selon le témoignage de Jean, à ce moment, il voit le côté droit de la route occupé par des voitures et une troupe en mouvement, depuis « la Chevardière, jusqu'au bout du plat de Grangeneuve », soit environ 2 km.

Yvonne Goin coupe la route avec sa bicyclette et poursuit son chemin vers les Bardys. Jean, roule à bonne allure, à gauche sur la nationale et double les éléments de la colonne, dont il rejoint la tête « au Pont des caves » (Villemont). Là il est arrêté par un Allemand ne comprenant pas le français. Un autre militaire circulant à bicyclette, parlant notre langue, l'interroge en lui demandant s'il sait s'il y a des maquisards dans la région et s'il connaît la longueur de la forêt. La question de sa destination lui est posée et il est invité à marcher avec les hommes en tête de la colonne.

Arrivé au croisement au niveau du café du Pic, le soldat parlant français lui demande s'il s'agit de son itinéraire. Non, le chemin de Combres se trouve 100 m plus loin. Parvenu à ce

niveau, Jean indique le chemin. Le soldat lui serre la main, le laisse remonter sur son vélo, pour qu'il regagne la ferme de Combres.

Pendant ce court déplacement à pied, Jean a remarqué deux soldats marchant de chaque côté de la route à l'avant de la colonne à environ 100 m de lui. Avant d'enfourcher à nouveau son vélo pour emprunter le chemin de Combres, il a vu l'allemand avec lequel il a conversé, coiffer son casque et positionner son arme horizontalement sur le guidon et la selle du vélo. Il a aussi constaté que les deux éclaireurs se trouvaient au bout du faux plat, au niveau de la borne kilométrique et commençaient l'ascension de la côte du Pic.

De son témoignage, il ressort que s'il n'a pas eu peur en accompagnant les soldats, il n'en a pas été de même en roulant sur le chemin craignant d'être tiré dans le dos, avant d'atteindre le virage au bout du chemin et d'être caché de la vue des soldats allemands. Là, il retrouve son père prévenu de l'imminence de l'embuscade.

L'embuscade

Quelques instants plus tard, un fusil-mitrailleur des maquisards ouvre le feu et vide, d'une seule rafale, un premier chargeur de 25 cartouches. Les deux éclaireurs de pointe allemands éliminés, le tireur concentre son tir sur la colonne. Dire que le tireur n'enlève pas son doigt de sur la queue de détente de son arme, revient à constater que pour abattre deux hommes séparés par la route, puis diriger le tir vers les premiers éléments situés 100 m plus bas, des balles se sont perdues entre les cibles successives.

Dès la fin de ce premier tir, on note la réplique allant crescendo des armes individuelles allemandes, réaction normale d'une troupe attaquée, laquelle tire dans toutes les directions, avant de concentrer ses feux sur l'endroit d'où proviennent les tirs adverses.

L'Ordonnance Sperrle du 12 février 44 stipule que : « La troupe est tenue de riposter immédiatement aux attaques terroristes, quitte à ouvrir le feu sur la population civile ».

Cette ordonnance décharge de tout risque de condamnation en cour martiale les soldats allemands, les enjoignant à incendier les maisons où les maquisards sont supposés avoir séjourné.

Mieux, un chef qui ne ferait pas appliquer ces consignes à ses hommes serait passible de sanctions. L'ordonnance estime que prioritairement la sécurité des troupes et l'autorité de l'armée allemande doivent être préservées.

Témoignages

Jean témoigne avoir entendu les balles siffler en direction de Combres. De même pour les habitants des Bardys, hameau situé sur la route des Giraudons à Menetou-Salon. Jacqueline Desmoulières née Gory, me dira que des balles sont venues se ficher dans la porte d'une grange de la ferme de la Maison rouge à Mery-ès-bois, (invisible depuis la RN 140). Une ferme exploitée par ses parents, auxquels les maquisards avaient « emprunté » une voiture automobile pour se rendre sur les lieux de l'embuscade. Le véhicule tombera en panne durant le voyage aller.

Mais déjà une seconde, puis une troisième rafale se font entendre. Puis le F-M cesse son tir définitivement, laissant la place à une fusillade nourrie, résultat de la réaction allemande.

L'avancée et la retraite des Allemands

Avant la fin de la première rafale, fatale aux deux éclaireurs de pointe, nombre d'Allemands appartenant à la tête de la colonne, en particulier ceux qui effectuent la montée à pied, se trouvent à l'abri dans les fossés avant de gagner la forêt. Ceux qui occupent encore les

voitures sautent à terre et trouvent une protection dans la futaie. Un problème se crée avec l'affolement des animaux, dont certains sont abattus, obligeant les conducteurs des autres attelages à les empêcher de chercher à se sauver dans toutes les directions.

Les éléments de tête de la colonne entament sans tarder leur progression vers l'origine des tirs, pour porter secours aux éclaireurs de pointe. Les Allemands avancent rapidement des deux côtés de la route, en tirillant, protégés par les arbres de la forêt, vers les maquisards qui leur causent des pertes.

Il faut tenir compte de la configuration de la route beaucoup moins large qu'actuellement, qui se trouve dans la première partie de la côte en remblai, permettant depuis le pied de celui-ci une progression aisée et sécurisée. Et si les maquisards tirent sur la colonne, des tireurs allemands désormais abrités, qui disposent aussi d'armes automatiques collectives, telle la MG 42 à la cadence de tir de 1 550 coups/minute, plus performantes qu'un F-M 24-29, qui sera utilisée, cible le tireur du fusil-mitrailleur et rendent sa position intenable.

Si le fusil-mitrailleur ne lâche que 3 rafales tout en bénéficiant de la surprise, c'est en raison d'une vive réaction adverse, contraignant les maquisards à abandonner leur position. L'engagement au total n'aura guère duré plus de 5 minutes. Quelques tirs sporadiques viendront plus tard ponctuer un retour à la normale. On peut penser que des animaux blessés sont achevés. Des explosions plus sourdes de grenades incendiaires se feront entendre. L'une d'entre elles lancée par-dessus le toit du bâtiment abritant le four à briques, explosera dans une gouttière, déchiquetant celle-ci.

Les Allemands, contrairement à ce qui est écrit, n'ont pas eu besoin de renforts pour rester maîtres de la situation et ceci d'autant plus facilement que les maquisards ont abandonné rapidement leur position.

D'ailleurs, peut-on croire sérieusement que les 700 allemands tapis dans les fossés se seraient laissé tirer dessus pendant 1h30, tuer et blesser les uns après les autres, sans réagir, sans riposter, ni réussir à gagner 100 m de terrain les séparant des maquisards, en attendant des renforts ?

Nous fera-t-on croire aussi que les conducteurs des véhicules ayant transporté les maquisards de Mery-ès-Bois et de Saint-Palais ont abandonné ceux-ci, pour venir faire le coup de feu avec leurs camarades ?

Les Allemands mettront, certes, environ une heure pour ramasser leurs morts, soigner les blessés, reconstituer les équipages dont les chevaux ont été abattus, avant d'opérer un demi-tour. Un cheval s'étant échappé sera récupéré le lendemain dans les environs.

Pourquoi la colonne ne continue-t-elle pas son chemin et préfère retraiter ? On peut penser que le commandant de cette troupe estime qu'être attaqué à l'entrée de la forêt, laisse augurer un harcèlement probable durant la traversée de celle-ci. Les blessés nécessitent des soins.

Il estime aussi qu'il ne dispose pas des moyens suffisants pour faire face à cette éventualité.

Ensuite il est midi et la troupe a perdu une heure. Il reste 50 km à parcourir pour arriver sur la Loire à une moyenne de 5 km/h.

Et puis il faut prendre en compte le moral des hommes, officiers inclus, composant cette colonne. Réussir à franchir la Loire, rejoindre le gros des troupes allemandes, signifie reprendre le combat contre les unités alliées, voire être engagé contre les troupes soviétiques qui ne font pas de détail. Ne pouvoir s'échapper, conduit à être prisonnier, de préférence des Américains,

plutôt que des Russes. Il y a sûrement là un choix qui s'impose à cette date à nombre de soldats allemands, qui n'ont plus le mordant et le moral nécessaires pour surmonter de petites épreuves, telle l'embuscade du Pic.

Les Giraudons

Les habitants du hameau des Giraudons, ayant quitté leurs maisons proches de la route à l'approche de la colonne, voient celles-ci brûler. Les Allemands incendient la grange de Camille Auclin, la maison de Gabriel Desmoulières, le Café du Pic, une maison appartenant aussi à Camille Auclin un peu plus bas de l'autre côté de la route.

Un début d'incendie se déclare dans la « Grande maison » de la briqueterie, mais sera maîtrisé. Un engin explosif sera déposé sous la cheminée du four Hoffmann, mais repéré et neutralisé. La scierie fonctionnant en bordure de la route des Simons, sera entièrement détruite. Un début d'incendie se déclare à la Pinauderie, mais sera circonscrit. Une grenade lancée dans la maison de Paul Landry, ne fera d'autres dégâts qu'un trou dans le sol. Les habitants des Bardys voient la fumée résultant de l'incendie s'élever dans le ciel.

Les auteurs ne font pas mention de ces représailles. Pourquoi ?

Commentaires

Les commentaires entendus à cette époque, en particulier ceux des anciens de 14-18, (je me souviens des affirmations d'Auguste Baranger des Abbés s'entretenant avec mon père), estiment, au pire, les pertes allemandes à une demi-douzaine de morts et blessés.

Il est plus facile, même pour un tireur chevronné tirant dans le tas, d'abattre des chevaux entravés dans leurs attelages, que des hommes rapidement abrités. Une vingtaine d'animaux seront récupérés morts, dont l'un abattu près de la borne kilométrique positionnée au bas de la côte. Tuaillon équarisseur à Henrichemont sera chargé de leur enlèvement. Certes, un casque allemand sera retrouvé troué par une balle, avec une partie de la cervelle de son propriétaire à l'intérieur.

Selon Georges Goin, l'équarisseur a été aidé dans son travail par des habitants de Saint-Palais. Parmi eux René Desmoulières qui conduisait le camion de la briqueterie fonctionnant au gazogène, dans lequel on évacuait les animaux morts. Il aurait été intéressant de connaître le nombre d'impacts de balles concernant ces derniers. En particulier celui abattu à côté de la borne kilométrique, soit à 500 m de l'emplacement du tireur FM. Georges avance le chiffre de 18 bêtes abattues. L'historique des unités combattantes de la Résistance en mentionne 27, mais ne fait pas état des pertes allemandes avancées par les auteurs.

« Combattants de la Liberté »

Page 156 du livre cité plus haut, la veille de l'attaque du Pic, sur la route Bourges-Saint-Pierre le Moutier, des maquisards « coupent la route ». *« Mais des renforts allemands rendent le combat inégal à 25 contre 300. Au bout de 2 heures, le repli est ordonné : 2 voitures, 1 side-car et 5 nazis restent sur le terrain sans compter les morts et les blessés emportés. Cependant le repli effectué avec retard a coûté 6 hommes aux FFI. »*

Sans vouloir tirer des enseignements et établir des comparaisons entre cette embuscade et l'accrochage du Pic on ne peut manquer de remarquer que le combat est inégal à 25 contre 300. Et à 21 contre 700 ? Et si l'ordre de repli a été donné avec retard à Saint-Just occasionnant la mort de 6 maquisards FFI, ceci n'a pas été le cas à Saint-Palais. Force est de constater aussi, que les pertes ennemies semblent nettement moins lourdes qu'à Saint-Palais. Il est surprenant que restant maîtres de la situation, les occupants aient laissé 5 des leurs sur le terrain, alors qu'il est fait mention par les auteurs de l'évacuation de morts et de blessés.

La « mère Mazaire » & Léonie Desmoulières

Lors du repli de la colonne, si de nouveaux éclaireurs de pointe remplissent leur mission, il existe aussi une arrière-garde fermant la marche, opérant avec un léger retard par rapport à la queue de la colonne. Composée de soldats qui se trouvaient en tête de celle-ci au moment de l'embuscade et qui ont vu leurs camarades mourir, nul doute qu'un certain nombre d'entre eux vont chercher à les venger.

Un de ses membres contournera un bâtiment de la ferme du Pet de loup, pour regagner la route en passant par la cour. Là, il tombera nez à nez avec la « mère Mazaire » : Léonie Desmoulières, laquelle ne voyant plus passer de voitures s'était aventurée hors de son logis. Elle dira le lendemain à ma mère allant comme tous les jours chercher son bidon de lait, n'avoir jamais eu aussi peur de sa vie. Voyant qu'il s'agissait d'une femme, le soldat ne tirera pas. Une chance dont ne bénéficiera pas Guéritat, un agriculteur de Bouy, abattu alors qu'il apportait son bidon de lait en bordure de la route nationale. Un autre habitant de Fussy sera lui aussi abattu.



Le repli de la colonne allemande

Jean Chollet, alors âgé de 8 ans, me dit se souvenir que ce jour-là il jouait dans une cour aux Bruyères. Quelqu'un l'avait fait rentrer dans la maison dès l'annonce de l'arrivée des premiers éléments de la colonne. Comme tout le monde, il a entendu les tirs. A ce moment, la colonne n'avait pas terminé de passer devant le hameau. Un groupe d'Allemands a fouillé le village, sans chercher à pénétrer dans les maisons.

De même à la Choardièrre, où la famille Rolland habite et s'est cachée dans la maison et le grenier. Il est fait mention par tous les témoins de tirs sporadiques vers les maisons pendant le repli de la colonne. Un habitant de Saint-Palais, Léon Auclin, qui regardait le spectacle depuis le bourg, échappera de peu à un tir allemand, plusieurs balles le frôlant, une autre venant se ficher dans un pilier de l'église. Témoignage de Guy Sainjon.

Deux jours plus tard, tôt dans la matinée, la même colonne grossie de nouveaux éléments hippomobiles, disposant de pièces d'artillerie légère, tentera vainement de franchir la Loire. Le soir même elle rebrousse chemin.

D'autres témoins, mes cousins germains Roland et Guy Desmoulières alors âgés de 15 et 14 ans, habitant aux Giraudons à cette date, me confirment que l'embuscade a été tendue par des maquisards FTP stationnés à Méry-es-Bois. Des « partisans » qui portent ce nom par

référence à leurs camarades Russes. Une opération à laquelle ont participé les membres du Groupe de Saint-Palais.

Parmi ces derniers, Jean Lefebvre, un réfugié de la région d'Epernay et Even. D'autres originaires de la commune tels Jean Desmoulières (Goudoune), Jean Desmoulières (Carpet), André Fève, Bertrand Sennedot, René Eudes, Roland Marche et Louis Leblond, ces deux derniers ayant rejoint les maquisards de Mery-ès-Bois depuis longtemps.

Une liste non exhaustive puisque l'Historique des unités combattantes mentionne à cette date la présence de 11 maquisards à Saint-Palais.

France Maindrault (14 ans à l'époque) me dira avoir vu en début d'après-midi un groupe de maquisards se replier vers la Sermonerie, un hameau de Saint-Palais d'où l'on voit le sommet du Pic Montaigu. A pied arrivent Jean Lebas, Bénard, Mességué, un gendarme et d'autres de Saint-Martin.

Pour les membres du Groupe de Saint-Palais, le véhicule utilisé pour le déplacement et aller prendre position, était le seul camion disponible, appartenant à la briqueterie, qui ne fabriquait pas à cette date, en raison du manque d'approvisionnement en combustible.

Selon les auteurs cités, le Groupe de Saint-Palais a combattu du 10 juin 1944 au 13 septembre 1944. A la date du 21 août, il n'est pas composé de soldats d'élite, rompus à la guérilla, mais de jeunes pleins d'allant, dont certains âgés de moins de 20 ans, n'ont pas effectué leur service militaire, connaissent mal les caractéristiques et le fonctionnement de l'arme qui leur a été fournie et pour certains, jamais utilisée. Il s'agit pour la presque totalité du baptême du feu. Aussi, compte tenu de la durée de l'engagement, leur action sera-t-elle plus que marginale.

A la sortie de l'école, on les voyait tous descendre avec leurs armes de leur camion abandonné en plein milieu du bourg de Saint-Palais, inconscients du danger, pour aller consommer dans un café.

La « formation armement » des jeunes maquisards s'effectuait souvent dans la cuisine de la « Grande maison » de la briqueterie. Les pistolets-mitrailleurs Sten sont des armes sensibles et capricieuses. Un jour le démonstrateur a fait une fausse manœuvre et une balle est allée se loger dans le plafond.

Certains de ces jeunes ont été concernés le 15 août, par l'attaque de l'équipage d'un camion-citerne allemand, en panne sur la départementale n°20 à proximité des Affouards. Deux camions allemands bourrés de soldats, se dirigeant vers Gien, viendront secourir leurs congénères. En représailles, ils incendieront la maison d'habitation de la ferme des Affouards, le feu s'étendant aux écuries attenantes. Les maquisards aideront à circonscrire le sinistre. Témoignage de Jean Barthélémy.

Réprimande de Joseph Desmoulières

Toujours selon Roland et Guy Desmoulières, l'embuscade du 21 août vaudra aux membres du groupe de Saint-Palais, et surtout aux maquisards FTP une sévère réprimande de la part de Joseph Desmoulières, maire de la commune, mais aussi coordonnateur du maquis local FFI. Le motif : le lieu de l'embuscade à proximité d'un hameau était très mal choisi. Que l'embuscade ait lieu certes, mais qu'elle concerne l'avant ou l'arrière, voire l'avant et l'arrière de la colonne profondément engagée dans la forêt. Il semble que ce soit le scénario retenu au départ.

Aussi quand on lit dans *Historique des maquis du Cher-Nord Ivoy et Menetou* (un document dont je n'ai pas trouvé la signature de son ou ses auteurs), que : « *Joseph*

Desmoulières a mené de belles embuscades au Pic Montaigu », on ne peut qu'en douter et considérer cette affirmation comme fausse.

Compte tenu qu'il était propriétaire à parts égales avec ses 5 frères de la briqueterie du Pic, il n'avait aucun intérêt à provoquer des embuscades à proximité de l'usine, avec comme satisfaction de voir celle-ci détruite, suite aux représailles de l'occupant.

Manque de discipline

De l'avis général qui prévalait en 1944 et prévaut encore aujourd'hui pour tous les témoins cités ci-dessus, le tireur du fusil-mitrailleur devant traiter l'arrière de la colonne, a décidé de tirer sur la tête de celle-ci, trouvant sans doute la cible trop belle. Un manque de discipline lamentable mettant à mal un dispositif, qui aurait pu coûter cher à ses camarades et n'a pas manqué d'en perturber un bon nombre, constatant que le scénario ne se déroulait pas comme prévu.

En effet, décrivant le repli, qui selon les auteurs s'est effectué « *en bon ordre* », l'un des participants, cité ci-dessus m'avouera, « n'avoir jamais couru aussi vite de sa vie ».

Un autre, qui participera à la réduction de la poche de Royan et qui travaillera longtemps à la briqueterie, me dira être tombé nez à nez avec un soldat allemand, sans doute aussi inexpérimenté que lui, pour s'aventurer seul dans la forêt. Se tenant en joue avec leur arme, aucun des deux ne prendra l'initiative de tirer. Après quelques moments d'immobilisme, chacun fera un pas en arrière, puis un second en vue de rechercher la protection d'un tronc d'arbre, avant de se replier plus en sécurité et rejoindre son camp.

A l'heure de l'accrochage, Louis Tassin, le garde-forestier qui habitait la maison forestière en haut du Pic, pas encore incendiée, se trouvait dans une allée de la forêt. Celle de la Mivoie. Marchant à côté de sa bicyclette, l'habit de forestier qu'il portait, lui donnait une allure de militaire. Il racontait en riant à un groupe d'adultes, devant la maison de mon grand-père à Achères, en ma présence, l'anecdote suivante :

L'accrochage vient de se terminer et la fusillade de cesser. Soudain, il voit arriver courant à travers bois un homme armé, qui l'apercevant, se dirige vers lui et le met en joue avec son pistolet-mitrailleur Sten. Le garde-forestier le dissuade de tirer en déclinant son identité et sa fonction. L'individu comprenant qu'il ne se trouve pas en présence d'un Allemand, reprend aussitôt sa course à travers bois. Tassin continue d'avancer sur l'allée. Quelques minutes plus tard, le même homme courant toujours, le met à nouveau en joue, avant de disparaître cette fois définitivement. Ce maquisard égaré, auvergnat de souche, outre l'excuse de ne pas avoir reçu une mission précise, d'avoir été abandonné à lui-même, avait aussi celle de mal connaître la forêt de Saint-Palais.

Des questions se posent :

1°) le lieu choisi pour l'embuscade était-il le plus convenable ? Si le but de l'opération consistait à faire rebrousser chemin à la colonne allemande en lui infligeant des pertes mineures, l'objectif est atteint. A-t-on pensé aux éventuelles représailles allemandes en immobilisant la colonne en plein milieu du hameau des Giraudons ?

2°) Pourquoi mentionner l'arrivée de renforts ennemis qui ne sont jamais venus ?

3°) Pourquoi souligner la présence de quatre F-M « *qui ouvrent le feu* », alors qu'après l'accrochage un seul emplacement sera découvert avec quelques douilles vides à proximité. Où se trouvaient les 3 autres F-M restés muets, impliquant, qu'au moins une demi-douzaine de maquisards n'était pas au contact ? J'ai aussi évoqué le cas des conducteurs des véhicules.

4°) Pourquoi dans ce cas, écrire que les 21 maquisards ont tenu pendant 1h30, alors que les témoins les plus généreux, assurent que l'engagement a duré moins de 10 minutes ?

5°) Pourquoi passer sous silence les représailles allemandes ? Sans aucun doute parce qu'elles résultaient de l'action de maquisards FTP.

6°) Mais surtout, pourquoi déformer la vérité historique et grossir inconsidérément les pertes de l'ennemi, que l'on ne peut quantifier, (ce que les auteurs admettent page 156 de leur ouvrage, pour l'engagement vers Saint-Just), à l'exclusion des chevaux abattus restés sur le terrain ?

L'équation semble simple : 75 cartouches tirées par le F-M et 144 hommes et animaux touchés. Chaque balle tirée peut-elle systématiquement atteindre deux êtres vivants ? Pas de balles perdues ? Il a été démontré que si pour la première rafale.

Conclusion

En conclusion, sans vouloir trancher sur le bon déroulement de cette embuscade, ni porter un jugement sur le comportement des maquisards, il reste aujourd'hui à Saint-Palais des témoins de ma génération cités plus haut, qui s'accordent pour affirmer que l'accrochage n'a pas duré 1h30 comme le relatent les auteurs, mais moins de 5 minutes. L'action d'un seul F-M (cadence de tir 450 coups/minute) et non de 4, qui s'est manifestée par 3 rafales rapprochées : environ 1 minute.

Dans ce contexte, tuer 53 soldats allemands, en blesser 70 autres, soit mettre hors de combat 18 % environ de l'effectif de la colonne, estimé par les auteurs à 700 soldats, sans enregistrer de pertes en hommes, ni surtout de représailles beaucoup plus sévères, relève de l'imaginaire.

Personnellement, je suis inquiet pour les personnes qui prétendent faire de l'Histoire et reproduisent dans leurs ouvrages, (destinés malheureusement à devenir des documents historiques), sans les vérifier, des données émanant de sources aussi peu fiables et éloignées de la réalité, que celles citées au début de cet article.

Au fil du temps la connaissance du passé s'affine et évolue.

L'Histoire ne saurait-être un récit figé pour l'éternité.

Merci à tous ceux qui ont bien voulu apporter leur témoignage. En particulier Jean Barthélémy qui me dira suite à la lecture du texte ci-dessus : « C'est à un poil près comme ça que ça s'est passé ».

Pascal Desmoulières. 2013